

## M O D E S

## RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Dans ce moment la chronique des modes doit s'occuper avec soin des vêtements de demi-saison.

On commence, en effet, à secouer les lourds manteaux d'hiver, mais il est encore trop tôt pour signaler des toilettes de printemps. D'autre part, le carnaval, qui a été long, a donné trop de travail dans nos maisons en vogue, pour qu'on ait eu le loisir de tailler en vue de la saison nouvelle.

Au reste, les costumes de demi-saison offrent beaucoup d'intérêt, car leur règne se prolonge souvent plus qu'on ne le voudrait : nous ne regrettons donc pas de leur consacrer un article spécial.

En robes de visite, toilettes de concert et sorties de matinée, la maison *Gagelin-Opigèz*, 83, rue de Richelieu, a préparé une quantité considérable de gracieuses fantaisies.

Les étoffes de soie, gros grain ou taffetas, et même la moire, se garnissent d'un câble en passementerie au bord de la jupe.

Ce câble remonte quelquefois sur les coutures pour former des ornements.

Les épaulettes et les bas de manches décorés d'aiguillettes maintiennent leur vogue. Il n'y a rien de changé, quant à présent, à la forme des corsages, non plus qu'à celle des manches.

On prépare chez *Gagelin* de nouveaux modèles de casaques-basquines, qui seront en taffetas et richement ornées de jais, de cristal et surtout d'acier.

Voici trois toilettes sorties des ateliers de *Gagelin* la semaine dernière :

Une robe de taffetas mauve, jaspé de violet; corsage rond sur le devant et découpé en cinq basques par derrière, le tout garni d'un câble violet et d'une frange en chenille perlée de cristal. Même garniture aux manches et dans le bas de la jupe.

Une robe en pou-de-soie vert de lumière. Jupe très-longue et tout unie; corsage garde-française à revers, avec boutons de perles et frange blanche en chenille et plumes.

Une robe de taffetas amande, semé de pois marron. Jupe entourée d'un câble marron; corsage à basques, brodé d'acier et entouré d'une frange d'acier. Sur le devant, une ceinture à gros grain avec haute boucle *empire* en acier très-ouvré.

Les chapeaux que madame *Alexandrine* a préparés pour la demi-saison offrent beaucoup de charme; leur coupe tout à fait nouvelle présente un cachet très-décidé.

C'est toujours la forme fanchon, avec des ornements variés qui remplacent en arrière la calotte et le bavolet, confondus en un apprêt retombant sur les cheveux.

Nous esquissons les modèles les plus saillants :

Une capote de crêpe noir, recouverte d'un quadrillé en perles d'acier. Au fond, une touffe de plumes en aigrettes, mélangée de brindilles d'acier.

L'intérieur, très-élégamment arrangé, montre un nid en boutons de roses moussues et un bandeau *empire* en tulle noir, semé d'étoiles d'acier.

Une autre capote est de crêpe mauve; le bord est bouillonné jusqu'à moitié de la passe, et dans chaque bouillon se trouve une grosse perle en cristal taillé. Une traîne de fleurs en tumbérgias de velours blanc et rose à feuillage vert luisant part de la passe et va se joindre dans le fond à une barbe de blonde nouée et flottant derrière. A l'intérieur, les mêmes fleurs avec du tulle blanc et des coques de blonde.

Un troisième chapeau est en taffetas bleu clair. Il est garni, autour de la passe et sur le fond, d'entre-deux de dentelle Chantilly noir; au milieu, la dentelle se recroise, retenue par des marguerites d'acier taillé. Une fanchon de dentelle assortie, perlée et frangée d'acier, retombe en capuchon sur les cheveux. A l'intérieur, un pouff de roses moussues à demi écloses; joues de blonde blanche; larges brides de taffetas découpé.

Encore deux chapeaux pour terminer cette gracieuse série de modèles printaniers :

Le premier, en crêpe noir, brodé de racines de corail et rang de perles en corail autour de la passe. Ornement en nœud de paille et avoine avec velours rouge, au fond et à l'intérieur.

Le deuxième chapeau est en quadrillé de chenille vert et noir, semé de petites perles de jais. Sur les côtés, ornement en grosses boules de jais et tresse de velours noir. Autour de la figure, un bandeau de velours vert et des joues de blonde picotée de jais noir. Au fond, une petite catalane frangée en brindilles de jais et chenille verte.

Le mois prochain, madame *Alexandrine* nous donnera des chapeaux de paille et des chapeaux ronds. Son goût charmant nous prépare mille jolies fantaisies. Ses chapeaux-casquettes en velours noir, avec oiseau rouge ou bleu en visière, sont d'une rare originalité. De la distinction, beaucoup d'initiative et des effets toujours réussis, voilà ce que nous constatons, chaque saison, dans les créations de la maison *Alexandrine*.

On emploiera, pour garnir les chapeaux, des fleurs en guirlandes traînantes. Les formes, très-petites, ne peuvent supporter des groupes volumineux.

En habile fleuriste, madame *Perrot-Petit*, prévoit toutes les exigences; elle sait aussi bien que nous que les chapeaux de printemps ne pourront se passer de ses fleurs, et elle s'attache à combiner ses apprêts suivant la grandeur et la forme des chapeaux.

Nous voyons chez elle des guirlandes fantaisistes en volubilis, fleurs des champs, myosotis, primevères et petits timbaliers. Les mouches aux ailes brillantes et les brindilles tremblant sous la goutte d'eau ne sont point oubliées dans ces

compositions, qui, plus heureuses que leurs compagnes des mois derniers, iront s'étaler sous le soleil, au lieu de se faner sous la flamme des bougies.

Dans les salons de madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, la rose fleurit en tout temps. C'est toujours le même entrain, le même luxe de végétation. Les fleurs copiées sur nature sont admirablement réussies, celles que la fantaisie a enfantées ont tout le charme que le poète prête à la fiction idéale de ses rêves. C'est que madame *Perrot-Petit* est une grande artiste, et que les ressources dont elle dispose se présentent sous tous les aspects divers en signalant chaque fois un perfectionnement et un progrès.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, les perles vont être employées à profusion pendant la saison qui commence. On fera de très-jolies choses avec ces matériaux, parce que nos industries parisiennes (surtout en ce qui touche les questions de modes) ont tant de goût et d'adresse qu'on ne peut que joindre les mains pour applaudir.

Il y a un mois ou deux, en parlant de toutes ces perles en colliers, broderies, franges, médaillons, etc., nous nous sommes récriée par ces mots : « Gare au clinquant ! » Mais la mode va son train en se disant tout bas : « Je serai si jolie, si séduisante, que ceux qui ont commencé à faire la grimace vont être les premiers à m'adorer. » Eh bien, nous y voici, et notez bien que nous ne sommes plus en carnaval. Nous allons voir sur les toilettes d'été des graines et des perles de toutes couleurs, et croyez bien que ce sera charmant et qu'il n'y aura pas moyen de dire le contraire.

Les magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, qui sont les premiers dans ce grand complot de coquetterie, nous ont montré des échantillons de franges perlées, des galons cousus en perles à jour et une quantité d'apprêts pour corsages et manches. Ces nouveautés seront au grand complet d'ici aux fêtes de Pâques, et nous serions très-embarrassée pour vous les décrire d'une manière bien précise, si le crayon du dessinateur ne venait pas à notre aide.

Quant à la coupe des confections, les patrons qui nous ont été montrés chez *Gagelin* sont presque tous de formes courtes, et comme cette importante maison fait loi, nous pouvons affirmer que le petit paletot se portera sur la robe longue.

Les châles entourés de dentelle et même tout en dentelle font partie intégrante de la toilette d'une femme élégante. On y joindra, cette année, la veste espagnole en dentelle noire, nouveauté destinée à un grand succès.

Pour se procurer ces objets avec moins de dépense, on peut les choisir en dentelle *Monard*. La vogue de cette dentelle s'explique par sa solidité, la richesse de ses dessins et la grande différence de son prix, mis en regard de celui de la chantilly ou de la guipure. Il n'entre pas dans notre programme de citer des prix de marchandises, bien que cela nous soit souvent demandé par nos lectrices ; mais on peut manquer de mémoire et commettre des erreurs : c'est pourquoi nous nous abstenons. Il est, d'ailleurs, facile de vérifier notre assertion en ce qui concerne la dentelle, en visitant les magasins de M. *Monard*, rue des Jeûneurs, 42, où se trouvent en ce moment toutes les nouveautés de printemps.

Si la saison oblige à renoncer momentanément au corset de flanelle hygiénique, on peut le remplacer par la ceinture *Gabrielle*, qui se trouve également dans les vastes magasins de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré. La ceinture *Gabrielle*, dont le nom gracieux fait plutôt songer à un accessoire de costume de soirée qu'à un corset, a été calculée justement pour avantager la taille en dessous des robes *Gabrielle* sans coupure au corsage. Sa forme est gracieuse, elle amincit en faisant valoir les contours de la poitrine et des épaules et en développant les hanches. L'habileté de la maison qui s'est fait une réputation européenne, avec son corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins, est trop appréciée pour que nous croyions nécessaire d'insister sur la valeur de ce nouveau modèle.

En attendant les beaux jours, vers lesquels nous marchons à pas de géant, occupons-nous de l'hygiène de la beauté, question importante pour toutes les femmes.

La parfumerie moderne n'a rien oublié dans son programme d'élégance : elle s'est faite le conservateur de la fraîcheur du teint, de la splendeur des cheveux, de la beauté des dents. Non-seulement elle conserve, mais elle embellit : c'est un fait acquis à l'histoire. La crème *Oriza* de Ninon de Lenclos vient à l'appui de notre assertion. Il suffit de s'en servir chaque jour pour se préserver des rides. C'est déjà une grande conquête faite sur le temps, que d'arriver à garantir sa figure des traces qui datent sans pitié ni miséricorde.

Plus le tissu de la peau est fin et délicat, plus il s'altère avec rapidité ; il ne faut pas attendre que la figure soit attaquée par les rides pour employer la crème *Oriza*. Il est plus facile de prévenir le mal que de le détruire.

Cette crème s'emploie comme le *cold-cream*, auquel elle est infiniment supérieure. Elle blanchit le teint et le préserve des gerçures. On peut se servir, en même temps que de la crème et pour augmenter son efficacité, de l'*Oriza-powder*, poudre de fleurs de riz, d'une grande supériorité.

Ces produits sont édités dans les laboratoires de la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, où nous trouvons encore une foule d'excellentes préparations, dignes du nom de leur inventeur. Nous citons pour mémoire : le savon *Oriza*, d'un parfum délicieux ; l'*Oriza acidulé*, remplaçant les vinaigres de toilette ; l'*Oriza-lis*, extrait pour le mouchoir, et la Pâte royale de noisettes, pour entretenir la beauté des mains.

Parmi les spécialités dont la réputation est faite, nous rappelons le *lait antéphélique* de *Candès et Comp.*, 26, boulevard Saint-Denis.

Le mois de mars est le plus terrible de l'année pour les personnes sujettes aux taches de rousseur. Pendant ce mois, ces taches reviennent inévitablement si l'on néglige d'avoir recours à leur ennemi juré, le *lait antéphélique*. On peut également, en employant ce produit sérieusement efficace, faire disparaître toutes les taches brunes et rouges qui nuisent à la pureté et à la clarté du teint.

Hâtons-nous, mesdames, de nous faire belles ! Tout dans la nature nous y invite et nous donne l'exemple. Nous voici au printemps !

Marguerite DE JUSSEY.



CARBONNEAU

Planche N° 8.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Toilette de bal (voyez la description page 2 de la couverture).

## REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Si la mode est capricieuse et inconstante, il est une puissance inébranlable contre laquelle toutes les tentatives ont échoué jusqu'à ce jour. Je veux parler de la *crinoline*, ou plutôt de la « cage ». On ne peut, certes, lui refuser quelques avantages. Par exemple, une femme, marchant dans la rue, est très-gracieuse avec une jupe coquettement relevée sur une cage bien faite; mais, en revanche, que d'inconvénients n'a-t-elle pas!...

Avec cette mode bouffante, les femmes ressemblent à de véritables ouragans. Jamais une élégante ne peut entrer dans un salon sans renverser quelque meuble, entraîner plusieurs chaises, effleurer du bas de ses vastes jupons le visage d'offenseurs cavaliers, bien éloignés de s'attendre à un semblable honneur. Ou bien encore, autre incident : c'est une pauvre dame qui, obligée de passer sur le pont des Arts par un grand vent, s'évertue vainement à lutter contre la cage récalcitrante, à demi retournée comme un parapluie; il ne lui faut pas moins que le charitable concours de quelques passants pour rétablir l'ordre dans sa toilette.

Et la longueur des jupes!... Voilà encore un autre inconvénient, cause réelle de bien des accidents sur des parquets cirés! J'ai vu moi-même, hélas! un jeune homme se casser la jambe parce qu'il avait imprudemment mis le pied sur une robe traînante.

L'exagération dans laquelle nous sommes tombés depuis quelques années présage un bouleversement général qui a commencé cet hiver. Déjà la coiffure a subi une transformation : les filets tombant jusqu'au milieu du dos sont démodés et les coiffures à l'Antique et à la Récamier sont en pleine vogue. Le cou est dégagé de ce qui en cachait la finesse d'attache; les cheveux, relevés sur le front et presque à plat, sont surmontés d'une natte posée en diadème; le chignon, très-élevé, est composé de coques ou de frisons. Cette coiffure, par elle-même, est fort jolie, mais elle ne saurait convenir à toutes les physionomies, et il ne faut l'adopter que si elle sied absolument.

Avec cette coiffure que vont devenir les petits chapeaux-fanchons destinés à montrer la chevelure tombante? Il y aurait là, pour sûr, une anomalie. Donc, il y aura lutte entre les coiffeurs et les modistes, et je crois bien qu'il faudra changer la forme des chapeaux. Une grande faiseuse, qui garde l'incognito, a trouvé, dit-on, une forme qui fera révolution ce printemps et qui s'adapterait ou ne peut mieux avec la coiffure Antique.

Aux grandes fêtes données pendant le carnaval dans le monde diplomatique, nos reines de la suprême élégance avaient fait assaut de merveilles. Ce n'étaient plus des toilettes de cour ni de bal qu'elles portaient, et celui qui eût voulu conserver un souvenir des modes françaises de notre époque se fût, certes, trouvé dans le plus grand embarras. C'était une exhibition de véritables costumes, et chaque élégante représentait un siècle différent. Rien ne saurait rendre l'étrangeté de certains costumes, cherchant nécessairement à s'harmoniser avec le type de chaque beauté. Une Norma avait le front ceint d'une couronne mélangée de pierreries et de diamants; la toilette à peu près classique et peu volumineuse convenait parfaitement, il faut le dire, à la régularité des traits de la belle personne qui s'était identifiée avec cette druidesse antique. Une châtelaine du XII<sup>e</sup> siècle avait bien certainement copié le portrait d'une de ses ancêtres. Enfin, une marquise Louis XV poudrée d'or figurait une vraie copie de Watteau à la physionomie coquette et piquante.

Je n'insiste pas sur ces costumes, car je ne veux que donner à nos lectrices une idée des modes adoptées par le grand monde, afin qu'elles soient bien persuadées que, lorsque nous leur parlons d'une innovation, nous leur disons véritablement ce qui est.

Autrefois, il était de bon goût de ne porter que fort peu de bijoux; maintenant, c'est tout le contraire : ce n'est plus un, mais deux et trois colliers qui ornent le cou de nos élégantes, sans oublier les peignes en pierreries et les mouches aux larmes de diamants semées dans les cheveux, puis un échafaudage de broches commençant par la plus grosse au haut du corsage, et finissant à la ceinture par la plus petite; puis enfin, pour compléter cette exposition de joaillerie ambulante, une quantité innombrable de bracelets et des boucles d'oreilles gigantesques. Quant aux bagues, on ne les compte plus.

Si les toilettes de bal sont de véritables costumes, on peut dire qu'il en est de même des toilettes de ville.

Les coiffures napolitaines, les vestes espagnoles et les petits paletots à la hussarde sont en faveur. A ce sujet, voici une petite anecdote authentique arrivée il y a peu de temps.

Une vieille marquise, à la suite de longs deuils, avait dû fermer ses salons pendant trois années. Un beau jour, enfin, elle se décide à réunir ses jeunes amies en leur offrant un thé. — « Surtout, dit-elle, je vous recommande de ne faire aucune cérémonie. Venez passer la soirée chez moi en toute simplicité, avec vos toilettes d'intérieur. »

A peine tout son monde était-il arrivé, qu'elle jette un coup d'œil sur ses invitées et les trouve si singulièrement habillées qu'elle croit positivement que c'est une surprise qu'on a voulu lui faire. Aussi la marquise de dire gracieusement : — « Mes chères amies, je vous avais priées de venir prendre le thé chez moi, et je vous remercie de la charmante attention que vous avez eue en faisant, de cette simple réunion, une soirée costumée. » On eut toutes les peines du monde à lui persuader que c'était la mode seule qui voulait qu'on s'habillât de semblable façon.

Mais voici une difficulté survenue pendant le carnaval. L'habitude de se costumer chez soi et dans les bals ordinaires a rendu très-difficile le choix d'un costume pour les bals travestis. Il fallait à tout prix éviter la banalité, et, après des efforts inouïs d'imagination, on est arrivé à se déguiser en *migraine*, avec une casserole sur la tête, en *espoir déçu*, en *illusion*, en *jalousie*, etc., etc. Au lieu de se déguiser en Espagnole ou en Italienne, on choisissait un sentiment dont on se faisait le mieux possible la vivante expression. Les femmes qui n'ont pas l'imagination fantastique se sont contentées d'adopter des costumes d'hommes.

Au ministère de la marine, un Louis XIV pendant la minorité, un abbé galant et un page des huguenots ont obtenu un grand succès.

Les reines de la fashion (comme il faut) agitent en ce moment une grande question : les femmes devront-elles porter cet été, à Paris, ces petits chapeaux de fantaisie qui leur vont si bien, mais qui, jusqu'à ce jour, ont été réservés exclusivement pour la campagne et les bains de mer? Il a y indécision, les avis sont partagés.

Ces petits chapeaux sont bien coquets et rendent les femmes si jolies, qu'ils sont vraiment tentants. Mais s'il arrive quelquefois qu'avec un honnête chapeau fermé on ne distingue pas toujours la femme comme il faut de celle qui ne l'est pas, qu'advierait-il, grand Dieu! si on adoptait cette forme essentiellement provocante? Il y aurait une confusion bien peu à



Lanouroux Imp. r. Lavoisier. 38. Paris

Ad. Goubaud Edité. à Paris

773 <sup>bu</sup>

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Parures et Lingerie de La Balayouse St Vendôme. 4. - Vêtements de M<sup>me</sup> E. Condre M<sup>me</sup> Gilman. rue de Richelieu. 107.

Costumes d'Enfants de la M<sup>me</sup> AS<sup>te</sup> Augustin. et M<sup>me</sup> S<sup>te</sup> Augustin. 45.

Entered at Stationer's Hall LONDON J. O. Bevan Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 48. Strand. W.C. MADRID St Correo de la Moda. P. J. de la Pena



l'avantage des femmes du monde ; c'est pourquoi je doute fort que ces tentatives puissent réussir jamais.

On réservera pour les eaux et les bains de mer les excentricités qu'on ne peut exhiber dans les villes. L'année dernière, il y a déjà eu innovation de toilettes extravagantes, mais cette année la fantaisie n'aura pas de limites. Où irons-nous ?...

Quoiqu'il fasse encore un temps d'hiver, je ne saurais trop conseiller aux dames de s'occuper déjà de leurs toilettes de printemps. Au premier rayon de soleil, à la première matinée souriante, on voudra sortir, et l'on sera tout étonnée de se trouver des vêtements fanés, des chapeaux peu frais et des robes complètement défraîchies.

La couleur bleue, qui pourtant est bien jolie puisque c'est la couleur du ciel, était devenue impossible ces années passées : elle était si vulgaire, si maladroitement portée, que les élégantes y avaient renoncé ; pas une fiancée de village n'aurait consenti à se marier sans avoir une robe bleue pour son lendemain de noces. Maintenant que cette fureur est un peu calmée, cette jolie nuance redevient de mode, à la grande satisfaction des visages frais et jeunes.

L'art de la beauté est arrivé à un degré de perfectionnement incroyable ; toutes les coquettes maintenant ont des sourcils très-bien arqués, des yeux d'Andalouse, un teint blanc et rose comme les poupées de porcelaine et des cheveux blonds neigeux et crépés : car les brunes, de par la mode, n'existent plus ou ne devraient plus exister. Il faut être blonde ou rousse, et toutes les femmes le sont, en effet, plus ou moins.

La beauté vraie est tellement rare qu'on n'y croit pas. Il est tout à fait inutile d'avoir de beaux cheveux, personne ne veut supposer qu'ils soient naturels. On se fait des ongles roses et des mains blanches. Les hauts talons des bottines ont le talent de diminuer et de cambrer le pied ; les tailles courtes donnent un peu d'illusion sur les personnes maigres, et les robes Isabeau, faites toutes d'une pièce, amincissent celles pour lesquelles la nature a été par trop généreuse.

Avec tous ces grands et petits moyens, toutes les femmes sont jolies, et cela semble leur suffire.

LOUISE DE TAILLAC.

## PÈLE-MÈLE

Avec la meilleure volonté du monde, il n'est pas possible de méconnaître que nous sommes en plein carême : le temps lui-même a marqué d'un signe néfaste les premiers jours de mars ; d'accord avec le calendrier, la température invite les pauvres humains au recueillement et à la tristesse, inséparable du souvenir des fautes commises. On se presse dans les églises, où il fait chaud, où l'air est doucement parfumé de benjoin et d'encens. Les plus jolies mondaines ne dédaignent pas cette occasion de changer de toilette, et la chronique de la mode ne chômera pas parce que les prédicateurs en renom commenceront à prêcher. Il est avec le ciel des accommodements ; si le bal est un plaisir défendu par ce temps de maigre chère, la musique, ayant la chance d'avoir pour patronne sainte Cécile, est un délassement permis. Concerts, matinées musicales, soirées chantantes, vont tomber dru comme grêle ; et maintenant que Waldteufel et Strauss ont serré leur archet, les chanteurs, les chanteuses, les phénomènes en tout instrument, s'efforceront de rattraper le temps perdu.

À la vérité, on est tenté de se demander si mademoiselle Thérèse, — qui vient de publier ses trop fameux Mémoires, ni plus ni moins que si elle était un personnage, et qui chante aussi souvent dans le plus grand monde que devant le public de l'Alcazar, — constitue bien une cantatrice de carême, et si ce n'est pas pécher que d'entendre chanter, en ces jours de mortification, *Rien n'est sacré pour un sapeur*, ou toute autre romance assez grivoise ? Il y a là un point d'interrogation auquel les casuistes peuvent seuls répondre. On objectera que les mêmes casuistes ont déclaré que la sarcelle et la macreuse étaient maigres au même titre que le poisson et les légumes. Passons, car ce n'est pas là notre affaire.

Cependant, parmi les soirées musicales qui menacent notre horizon, il en est une sur laquelle il nous est agréable d'appeler l'attention de nos lecteurs. On sait que M. Rouvière, peintre et acteur de mérite, se trouve aujourd'hui, à la fin de sa carrière, cruellement malade, et, qui pis est — peut-être, pauvre comme un artiste qui n'a guère songé qu'aux choses de l'art. MM. Lionnet frères ont eu la bonne pensée de donner au bénéfice de M. Rouvière, une soirée dans leur salon, rue Saint-Lazare. Cette soirée aura lieu le 12 mars. Un grand plaisir à prendre et une

bonne action à faire, voilà ce qu'on peut se procurer pour dix francs. — Nous sommes heureux d'apprendre, en même temps, que M. le directeur de l'Odéon va donner une représentation destinée à venir en aide au seul artiste français qui ait su jouer le rôle d'Hamlet.

Qui le croirait ? Les cochers ont un organe ! C'est la *Presse*, du moins, qui l'affirme, et elle semble là-dessus des mieux renseignées. Sous ce titre : *L'Union des cochers*, ils ont fondé, paraît-il, une feuille qui coûte trois francs par trimestre, dix francs pour un an, et paraît le 5, le 15 et le 25 de chaque mois. C'est une révolution dans l'état des meneurs de fiacre.

Aux bureaux du journal, situés sur les hauteurs de la chaussée de Clignancourt, tous les abonnés contre lesquels il sera dressé des procès-verbaux trouveront les documents nécessaires pour préparer leur défense. Ceux qui désirent se faire représenter en simple police n'auront qu'à adresser avec leur assignation un timbre de dix centimes : un Malesherbes pour deux sous ! Les bureaux sont ouverts de sept heures du matin à dix heures du soir ! C'est la Convention en permanence.

Le numéro-spécimen promet son concours à tous les cochers opprimés ; et, modeste dans son dévouement, descend du loueur au palefrenier, va de *Bucéphale* à *Rossinante*. En avant, *Ver-mout* ! Eh hue ! *Coco*. Dans cette caverne d'Automédon se signent toutes les pétitions qui revendiquent pour les abonnés l'impartialité de la loi. PLUS DE PRISON POUR LES LOUEURS ET LES COCHERS ! tel est le vœu exprimé dans une missive à l'Empereur, déjà couverte de signatures. Puisse, dit-elle, l'auguste regard de celui qui dirige le char de l'État s'arrêter sur cette supplique !

Le journal arbore carrément son drapeau. Dans un entrefilet, il demande pour les cochers qui ont eu de longs sièges un hôtel des Invalides ; il réclame la fondation d'une chambre syndicale qui empêcherait que la Compagnie ne retint 99 fr. pour un carriek qui en vaut 70, et rappellerait à des habitudes moins brusques les agents de l'autorité.

*L'Union des cochers* aura sa revue théâtrale et littéraire. Il a

déjà ses centenaires. Il signale la mort, en Bourgogne, d'un cheval âgé de quarante-deux ans, sans nous avertir toutefois que, la veille encore, il pétaradait et était allé jusqu'au presbytère. Le rédacteur en chef ne se prononce pas sur la Société protectrice des animaux, et tout porte à croire qu'on sacrifiera la bête à l'abonné. Il est à craindre qu'on ne dénonce les voyageurs dont les pourboires seront maigres. Du haut de leur siège, devenu tribunal, des centaines de cochers nous surveillent. Sur nos têtes pend le fouet de Damoclès !...

Voici autre chose ! De documents statistiques récemment recueillis, il résulte que le dîner quotidien de Paris coûte, en nombres ronds, 2 millions, y compris 80 000 fr. d'eau-de-vie et liqueurs de dessert et 8 000 fr. de cure-dents. En moyenne, la nourriture des Parisiens est de 1 fr. 25 c. par bouche et par jour. Pour que quelques-uns fassent un bon dîner, il est rigoureusement nécessaire que d'autres ne dinent pas du tout.

La consommation en vins, alcool et liqueurs, bières et cidre, est d'environ 1 hectolitre 20 litres par année et par habitant. Il se vend aux fontaines marchandes environ 6 000 000 hectolitres d'eau de Seine. Cette consommation se répartit d'une façon assez singulière ; les mois où l'on consomme le plus d'eau sont : janvier, mois des gelées, et mars, époque des pluies et giboulées. Ceux où l'on en consomme le moins sont : juin, juillet et août, mois des chaleurs.

La consommation de la viande n'est pas uniforme. Le mois le plus funeste pour les espèces bovine, ovine et porcine, c'est janvier, mois des fêtes de famille et des festins des rois ; ensuite, qui l'eût dit ? c'est le mois de carême, c'est mars qui en consomme le plus. Ceux qui en consomment le moins sont : septembre, mois des vacances, puis juillet et août, mois des chaleurs.

Alexandre Dumas raconte dans ses *Mémoires* la résurrection inattendue d'un sanglier percé de balles, qui recouvre la vie au moment où le chasseur, accroupi sur lui, lui coupe la queue pour se l'attacher saignante à la boutonnière en guise de décoration. L'appendice caudal en vrille lui reste frétilant aux mains, mais le sanglier se sauve dans les bois, où les marçassins de l'avenir l'écouteront comme on écoutait dans les greniers le vieux rat de la Fontaine, qui, lui aussi, avait perdu sa queue à la bataille.

Un maître coq vient de ressusciter dans une ville du Nord, comme le sanglier de Dumas, sous l'aiguillon d'une blessure. Frappé dans le combat à la tête, aux ailes, on l'avait arraché mutilé des ergots de son adversaire pour le fourrer mourant dans le sac qui le contenait avant le duel. Un des parieurs voisins proposa de lui couper le cou pour qu'il fût au moins bon à mettre au pot, consolation de la défaite. L'idée paraît très sage. On sort le coq du sac, et crac ! on lui coupe, avec la lame aiguisée d'un couteau, la peau du cou. Mais le coq alors se redresse sur ses pattes saignantes, rouvre les yeux et s'ébouriffe. Le propriétaire ferme son couteau, prend une aiguille, du fil et recoud la peau. Le lendemain, le coq chantait dès l'aurore, et il ne paraissait point, à l'entendre, que l'opération chirurgicale de la veille eût faussé son clairon.

Nos lectrices comprennent que nous ne nous portons nullement garant de la vérité du cas.

On raconte que l'invincible électeur de Hesse a enfin trouvé son maître, et ce maître, c'est M. Uhlmann, le cornac de la Carlotta Patti. Cet entrepreneur ayant loué la salle de théâtre de la cour, à Cassel, l'intendant royal admit comme de juste que l'Électeur aurait une entrée libre dans sa loge.

— Pas le moins du monde, dit impassiblement l'impresario. Si Son Altesse veut entendre la Patti, qu'elle paye. — En ce cas, reprit l'intendant, vous nous payerez l'éclairage de la salle. — C'est votre affaire, et si vous n'éclairiez pas, mon personnel chantera dans l'obscurité.

De guerre lasse, l'intendant alla transmettre à son souverain l'incroyable audace de l'impresario. L'Électeur, d'ordinaire si prompt à s'emporter, se mit à rire et répondit laconiquement : « C'est un butor, il me plaît ; nous payerons. » L'Altesse envoya quinze napoléons, et fit éclairer extraordinairement la salle.

Nous avons prononcé plus haut le nom de mademoiselle Thérèse. Veut-on savoir, à propos d'elle, jusqu'où peut aller se nicher la réclame ?... On va le voir.

Le théâtre des Variétés continue de faire de l'or avec la *Belle Hélène*, cette pièce sur laquelle nous nous sommes fait un devoir de ne pas déguiser notre opinion. Il y a quelques jours, une variante dans le texte de MM. H. Meilhac et L. Halévy a causé dans la salle une telle explosion de rires que la représentation en a été suspendue pendant près de deux minutes.

Grenier-Calchas dit à mademoiselle Gabrielle-Leona :

— Rentrons dans le temple, nous y lirons ensemble les *Mémoires de Thérèse*.

Folle gaieté dans la salle.

Quand le public fut calmé, mademoiselle Gabrielle demanda d'un air ingénu :

— Qu'est-ce que c'est que Thérèse ?

Et Grenier de répondre :

— C'est la fille d'un sapeur de Corinthe.

Ici, la représentation fut interrompue pendant deux minutes par des éclats de rire insensés.

Ceci se passait le lundi gras.

Conclusion : il faut bien l'avouer, il y a quelqu'un de plus spirituel que le peuple français, dont la réputation finira par paraître tout à fait usurpée. Ce quelqu'un, c'est le premier farceur venu qui se moque de tous ces gens d'esprit à leur nez et à leur barbe et les laisse sur le carreau battus et contents. Quant aux *Mémoires de Thérèse*, ils en profitent pour faire leur chemin mieux que la plus belle œuvre de Victor Hugo ou de George Sand ! Et l'on vante le XIX<sup>e</sup> siècle !...

Nous parlions dernièrement du peintre Eugène Deveria, dont la mort a produit dans le monde des arts une sensation profonde et à qui Théophile Gautier a consacré dans son feuilleton du *Moniteur* de si charmantes lignes, dont nous nous sommes empressé d'offrir un extrait à nos lectrices.

Or, pas plus tard que l'autre jour, on causait, dans un salon de Paris, du mérite de Deveria et de ses œuvres.

Calino, qui était entré au milieu de la conversation, demanda de qui il s'agissait.

— De l'auteur de la *Naissance de Henri IV*.

— Je comprends, dit fièrement Calino, c'était son père !

Robert HYENNE.



*Fils D'Orléans*

Lansman Imp. r. Lucipède, 38, Paris.

Ad. Goubaud Ed. à Paris

*Goubaud* 773

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffes de la M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Robert fils, r. de Richelieu, 83. Modes de Caroline Coutot rue Monsieur, 8.*

*Costumes d'Enfant AS' Augustin, r. M<sup>me</sup> S<sup>t</sup>. Augustin, 43. Plumes et Fleurs de Herpin Leroy à la belle Marée, r. Montmartre, 130.*

*Corsets de la M<sup>me</sup> Simon r. S<sup>t</sup>. Honoré, 183. Sous-jupe acier de la M<sup>me</sup> E. Creusy, r. Montmartre, 133.*

*Rubans et Passanterie Ala Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6. Parfums de Violet fleur de S. M<sup>te</sup> Supérieure, r. S<sup>t</sup>. Denis, 317.*

Entered at Stationer's Hall

LONDON S.O. Boston Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 238, Strand W.C.

MADRID Correo de la Moda P. J. de la Pena



## UN MARIAGE MAGNIFIQUE

(NOUVELLE. — 1818-1822.)

(Suite et fin.)

Le hasard l'avait bien servi : dans une des promenades à cheval qu'il se permettait encore malgré son âge, il avait rencontré une jeune fille belle, gracieuse, distinguée, et le premier paysan venu lui avait appris qu'elle était la fille d'un petit propriétaire, jadis marquis d'Esteuille. Des informations bien prises avait complété ses renseignements.

Là il trouvait tout réuni ; mais le cas était grave, car il n'y allait de rien moins que d'un bon et solide mariage, et non d'un feu de paille bon pour réchauffer et réveiller son endormi. Il avait donc pris quelques jours pour réfléchir ; puis, quand il avait vu que la fortune seule faisait défaut, il s'était dit : « Bast ! j'en ai pour deux et au besoin pour quatre. Je remets sur les pieds une ancienne famille déchue ; je fais trois heureux sans compter mon fils ; il n'y a pas à hésiter. Ce sera une des meilleures affaires de ma vie. »

On comprend maintenant le but de sa visite au marquis. Nous en avons vu le résultat ; il ne s'agissait plus que de décider M. Gaëtan à faire cette visite. Pour cela, il fallait un biais.

Ce biais, il le chercha longtemps en vain ; enfin, de guerre lasse, il ne trouva rien de mieux que de lui dire brutalement : « Gaëtan, veux-tu voir une fille plus jolie que tout ce que tu as vu jusqu'à présent ? » Et Gaëtan consentit à s'habiller à peu près convenablement et à monter en voiture.

## V.

Cette visite, si pompeusement annoncée, déplaisait aux deux familles, à la famille allemande surtout ; mais le marquis semblait y tenir et soutenait qu'il ne pouvait fermer sa porte à un homme aussi considérable que le comte d'Hasfeld. De plus, il exigea que jusque-là sa femme et sa fille fussent, à partir de midi, en toilette de réception, car il ne pouvait admettre que le comte les prit pour des villageoises et moins encore pour des bourgeois sans éducation. Le vieil homme se retrouvait.

Quelques jours s'écoulèrent dans cette attente pénible pour tous, et lorsque enfin M. d'Esteuille commençait à désespérer et ses dames à respirer plus librement, le petit domestique de la ferme, habillé ou déguisé en *groom* pour la circonstance, vint en toute hâte annoncer M. le comte et M. le vicomte d'Hasfeld.

Les dames prirent place sur le canapé de soie, un peu usé, du salon ; M. d'Esteuille fut jusqu'à la grille recevoir ses hôtes et les présenta à sa femme, qui les reçut avec une grâce de bonne compagnie, bien qu'un peu gênée.

— Madame la marquise, dit le comte, je vous présente un gentilhomme jeune, bien fait, riche, spirituel à ce qu'on dit, ou du moins disait jadis, au temps où il parlait, qui s'ennuie à Paris, s'ennuie en province, étouffe dans

son château, et, en définitive, n'est bien nulle part. C'est une maladie, cela, et, si j'en crois le bruit public et ma propre impression, je ne vois rien de mieux pour le guérir que ce logis aimable et béni de Dieu.

— Monsieur, balbutia madame d'Esteuille, un peu déshabituée du monde et déconcertée par cette singulière entrée en matière.

— Monsieur le comte exagère, sans aucun doute, quelques jours de tristesse qu'on ressent à tout âge, se hâta de dire le marquis pour venir en aide à sa femme.

— Non certes pas, interrompit le comte, le mal n'est pas accidentel, il est chronique... Je vous donne cette cure à faire, mon cher marquis.

— Je ne suis pas docteur, répondit en souriant M. d'Esteuille, mais je crois cependant pouvoir vous dire que le mal de M. le vicomte n'est pas sans remède, puisque l'imagination seule est malade. Il ne s'agit que d'en changer le cours.

— Qui sait ? répondit un peu malicieusement le comte en regardant Adeline, peut-être possédez-vous le remède ?

— Mon remède, répliqua le marquis sans vouloir s'arrêter à cette insinuation, n'est que dans le raisonnement. Si ce que vous me dites est exact (et vous me permettrez de le croire un peu exagéré), il y a, en effet, entre votre logis et le nôtre une différence notable et une singulière contradiction. Jugez-en vous-même : santé, richesse, fonctions publiques, honneurs, considération ; vous avez tout, et nous n'avons rien. Vous jouissez et nous nous privons ; vous avez la surabondance des biens et nous, à peine le nécessaire... Et, cependant, M. le vicomte trouve que tout est mal sur la terre ; et moi, pauvre et obscur vieillard, je médite avec plaisir dans ma retraite et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes ? C'est que vous êtes blasé sur le bonheur et que j'attends le mien de l'avenir ; vous jetez vos yeux sur la terre, et je porte mes regards en haut, voilà tout.

Le jeune gentilhomme ne s'y prêtant pas, la conversation descendit bientôt de ces hauteurs à des étages plus infimes, aux récoltes, à la garance, aux étoffes de soie, etc.

— Eh bien ? dit le comte en montant en voiture, malgré le coup de boutoir du marquis, tu as continué ton rôle de Guillaume le Taciturne... Que penses-tu de la famille ? jusqu'aux recettes pour la confiture... ici, Gaëtan regarda son père pour la troisième fois, et les nobles visiteurs prirent congé.

— Faut-il vous le dire avec franchise ?

— Parle, mon garçon ?

— Eh bien, le père est un philosophe très-soporifique ; la mère, une bourgeoise endimanchée...

— Mais la fille ? interrompit triomphalement le comte.

— La fille, je dois en convenir, a une figure régulière, assez distinguée, je dirai même belle, mais...

— Ah! il y a un *mais*?

— Où n'y en a-t-il pas? Mais, donc, cette figure est en même temps dédaigneuse, insignifiante et peut-être bête, car elle n'a rien trouvé à dire?

— Elle est jeune et vit à la campagne, autant de circonstances atténuantes.

— Quand une femme a de l'esprit, elle trouve toujours le moyen de placer un mot.

— Oui, quand on lui donne l'exemple ou qu'on provoque ce mot. T'es-tu donné la peine de le faire? En résumé, si on te l'offrait, tu n'en voudrais pas?

— J'espère que ces indigènes, bien qu'un peu primitifs, ne me jetteront pas leur fille à la tête, auquel cas, peu présumable, j'opposerais un *non* énergique.

Le comte vit qu'il avait fait fausse route; il connaissait son fils, il se hâta de réparer sa bévue.

— Ils y songent si peu, reprit-il, qu'on la dit promise à un voisin de campagne, le *Paul* de cette belle *Virginie*, qui ne la voit pas avec autant d'indifférence que toi.

— Bah! fit Gaëtan dont les yeux brillèrent aussitôt d'un éclat plus vif.

— C'est du moins, reprit négligemment son père, ce qu'on m'a dit dans le voisinage. Il y a même plus, si mes renseignements sont exacts, en apprenant notre visite et ta présentation, le jeune Germain aurait dit: « Qu'il y vienne, le Parisien, et il me trouvera entre Adeline et lui. »

— Et vous croyez que cette sottise bravade m'arrêterait? dit Gaëtan avec un dédain magnifique.

— On le dira, du moins.

— Je les en empêcherai bien.

— Et comment cela? Je serais curieux de le savoir.

— Comment?... Mais je suis bien niais de vous répondre: tout cela n'est qu'une série d'hypothèses impossibles, et si, dans cette famille antédiluvienne, personne ne songe à moi, je songe moins encore à elle. — J'ai dit.

Sur ce, Gaëtan rentra dans son mutisme, et tout le talent de son père ne parvint pas à lui arracher un mot de plus.

Toutefois, le trait avait porté.

## VI.

La contre-partie de cette conversation avait lieu le soir, sur la terrasse du jardin d'Albrecht, où les deux familles étaient réunies.

— Eh bien, voisin, disait le major, vous avez eu aujourd'hui une grande visite?

— Trop grande, répondit la mère d'Adeline; ce monde-là ne nous va plus.

— C'est pourtant le vôtre, madame d'Esteuilles, fit le marquis avec un accent de reproche assez marqué.

— Le nôtre jadis, je ne dis pas non; mais il n'est plus en rapport avec nos habitudes ni avec notre fortune.

— Et comment trouvez-vous ces nouveaux hôtes?

— Le jeune n'est pas causeur, dit Adeline en riant.

— Auriez-vous mieux aimé qu'il causât davantage et se montrât plus aimable? dit Fritz.

— Au contraire, répondit Adeline en souriant, je lui ai

su gré de son mutisme, qui m'a épargné des frais de réponse.

Fritz lui serra la main; il ne lui en fallait pas davantage pour être calme et heureux: cet âge est sans défiance; mais le major avait aperçu la tendance du marquis, et ne se contentait pas de si peu.

— Quel singulier caractère a donc ce jeune vicomte? dit-il.

— Il a été gâté par la fortune et blasé sur le bonheur. Nous ne risquons pas de tomber dans cet excès-là, nous, ajouta-t-il avec quelque amertume.

— Ne vous trouvez-vous donc plus si bien ici qu'au passé? Vous me disiez, il y a peu de jours encore, que rien n'était comparable à Avignon, votre pays natal, et que vous ne le quitteriez plus, même pour les splendeurs de la capitale.

— C'est vrai; aussi n'est-ce pas Paris que je regrette. Que me fait cet immense bazar, peuplé de marchands et d'égoïstes? Mais, est-il défendu de regretter un passé brillant, une table splendide, des titres, des équipages, des gens, enfin, toutes les douceurs de la vie? Même en famille, cela est bon.

— Ce n'est pas là, cher voisin, ce que vous nous avez dit si souvent: « La vie est faite de deux parts: l'épreuve ici-bas, la récompense en haut... » Ce sont vos propres paroles.

— Oui, on dit cela dans certains moments, et dans d'autres on regrette. La nature humaine est si faible! Mais vous êtes dans le vrai, major; tout cela n'est qu'illusion, mensonge et vanité. Le passé est passé; le présent seul nous reste, jouissons-en. Arrière les mauvaises pensées!

Madame d'Esteuilles lui serra la main avec affection, Adeline entoura son cou de ses bras caressants et présenta son front au baiser paternel. Il sentit alors une larme mouiller sa paupière et s'écria en serrant sa fille contre son cœur:

— Major, vous avez cent fois raison; le bonheur est ici.

La fin de la soirée s'écoula dans les jeux, les joyeux lazzis des enfants et une collation arrosée d'une vieille bouteille de la côte du Rhône... Rien ne semblait plus devoir troubler le repos de la famille et les jeunes et innocents amours de Fritz et d'Adeline. Et, cependant... six mois après cette soirée bénie, la douce et aimante Adeline était la fiancée du vicomte Gaëtan d'Hasfeld.

## VII.

Comment cela s'était-il fait?...

La Révolution avait eu plusieurs périodes.

La tristesse, une tristesse profonde, sans cause avouée, du marquis, avait été la première.

La seconde s'était passée en explications, en récriminations, en aveux d'un regret invincible des splendeurs interrompues par la *terreur* et l'*émigration*, et redevenues possibles par une alliance entrevue, presque offerte.

La troisième, par une nouvelle visite du comte et de son fils, qui, cette fois, avait fait des frais de conversation.

La dernière, enfin, par une demande formelle de la main d'Adeline, avec une constitution de dot d'un million et l'abandon de toutes les propriétés, bois, prés, terres, vignes et château, en cas de mort.

Le moyen de résister à de telles avances, à de pareilles propositions? Le marquis était battu sans combat; la mère avait combattu, mais elle avait été vaincue aussi par la joie immense de son époux. Adeline seule avait résisté longtemps, obstinément, mais elle avait dix-sept ans, elle était femme et de plus *filie d'Ève*: la perspective de ravissantes toilettes, du séjour de Paris, des bals, des concerts, de la présentation à la cour, où l'appelaient son nom et celui de son père... Qu'était en regard la perspective d'être enterrée dans une prison de cent pieds carrés, quelque pittoresque qu'elle fût, de porter des robes de laine ou de bure, de faire elle-même sa lessive et de raccommoier son linge à perpétuité? Elle regrettait bien la chèvre blanche, la vache noire, les caresses de l'angora et surtout la conversation si douce de Fritz; mais tout cela finit par disparaître devant la perspective d'un bal aux Tuileries, des promenades à Longchamps, en voiture à la Daumont, ornée de ses armes, et, faut-il le dire, devant la causerie brillante, animée et bien inattendue d'un jeune roué, qui voulut être aimable et qui le fut... La vanité féminine trouvait son compte à cette dernière métamorphose. Comment s'était-elle opérée? Mon Dieu, il avait fallu bien peu de chose: un amour-propre piqué au jeu, des contradictions, un obstacle à vaincre, une victoire à remporter. « Au fait, avait-il dit à son père en donnant son consentement, au fait, vous aviez raison; elle est plus jolie que je ne l'avais cru. C'est une poupée à habiller, une fille de village à dégrossir; dans moins d'un an, elle me fera honneur au cercle... »

Avec de pareilles natures, il ne faut pas plus que cela? Que deviennent après la vie de famille et le bonheur domestique? Qu'importe?

Pour le moment, les seuls malheureux étaient le major et Fritz restés seuls. Mais personne n'y songeait et l'on disait *en Avignon* et dans tout le Comtat: savez-vous? le marquis d'Esteuille reprend ses titres! sa fille fait un mariage magnifique!

## VIII.

Un an s'est écoulé. Nous retrouvons nos jeunes époux dans un hôtel splendide situé au milieu de la rue de Varennes, en plein faubourg Saint-Germain.

Adeline est à sa toilette, à laquelle président deux caméristes qui aident de leur vieille expérience sa coquetterie, un peu jeune encore, mais en bonne voie. Deux valets de pied stationnent dans l'escalier, assis sur des banquettes de velours, attendant les ordres de madame la comtesse, pendant que le cocher, poudré à blanc et le fouet en main, est magistralement installé sur le siège d'un riche carrosse décoré des armes réunies des deux illustres maisons d'Hasfeld et d'Esteuille.

Quand la toilette fut terminée, la jeune femme soupira et demanda si M. le vicomte était prêt. Le domestique répondit que monsieur avait fait dire de ne pas l'attendre.

— Ah! fit Adeline étonnée, j'irai donc seule.

Et elle partit, enlevée par deux anglais pur sang qui, en dix minutes, la conduisirent au bois de Boulogne qui n'était certes pas en 1820 ce qu'il est aujourd'hui, mais qui était cependant déjà le rendez-vous de la bonne compagnie parisienne.

Dans cette promenade, la jeune comtesse fut l'objet de beaucoup d'attention et de saluts respectueux, mais elle était trop jeune et pas assez répandue encore dans le monde pour qu'aucun *beau* de l'époque se hasardât à l'escorter et à lui parler.

Elle revint, se déshabilla, prit un livre, puis le posa et demanda si M. le vicomte était rentré. Sur la réponse négative, elle écrivit à sa mère et sa lettre fut triste. Elle attendit en vain jusqu'au soir, et, l'heure du diner arrivée, elle dut se mettre à table, seule encore. Gaëtan ne parut pas de la journée.

Elle sut le lendemain qu'il avait été entraîné par ses amis à une course à Chantilly, et se contenta de cette excuse.

Peu à peu les absences devinrent plus fréquentes, et la solitude lui pesa.

Dans le principe, son mari, heureux d'avoir à montrer une femme jeune et belle, l'avait accompagnée dans le monde et avait reçu de nombreux compliments de cette nature, comme de toutes les autres satisfactions d'amour-propre. Il avait repris son ancienne vie, qui, abandonnée par lui pendant un an, avait pour lui l'attrait de la nouveauté. De là, le délaissement de la jeune femme.

Le vieux comte, satisfait d'avoir marié son fils, et, croyant à sa régénération, était allé respirer l'air du Comtat, meilleur pour sa santé que celui de la capitale; mais cette santé était trop altérée par les veilles, la vie parisienne et ses soixante-seize ans pour lui promettre de longs jours; il s'éteignit bientôt en effet entre les bras du marquis d'Esteuille, sans avoir le temps d'appeler son fils près de lui. Les jeunes époux reçurent en même temps la nouvelle de sa grande faiblesse, de ses derniers moments et de sa mort.

Quand ce fatal message arriva, Adeline était seule, comme cela lui arrivait souvent; elle envoya aussitôt ses gens dans toutes les directions, mais ils revinrent sans avoir trouvé le comte.

On attendit la moitié de la nuit, la jeune femme ne voulut pas se coucher. Elle pleurait sincèrement ce vieillard qui avait été bon pour elle.

Gaëtan arriva enfin avec le jour, mais ce fut en vain qu'on essaya de lui apprendre le malheur qui l'avait frappé. Il était ivre-mort.

Son valet de chambre, qui avait toute sa confiance et l'accompagnait seul dans ses courses du soir, interrogé par sa maîtresse sur les causes de cet état dégradant, ne voulut pas se départir du plus absolu mutisme.

On posa donc le comte dans un lit de repos, qu'il avait prudemment fait dresser dans son cabinet de toilette, et chacun attendit en silence son réveil.

## IX.

Il faut rendre justice à Gaëtan; quand on lui apprit, à son réveil, la mort de son père, il se montra réellement

affligé. Il n'était pas mauvais au fond, mais épuisé de jouissances, blasé sur tous les plaisirs et fatigué de la vie, qui, disait-il, ne lui offrait plus rien de neuf.

Cet événement opéra en lui une révolution. Pendant quelques semaines, il ne s'occupa que de baux, de fermages, de placements de fonds; les revenus étaient énormes et les dettes du comte très-minimes, mais il n'en était pas ainsi de celles de son fils, et ce fut un nouvel élément à introduire dans l'*actif* et le *passif*. Ses créanciers profitèrent de cette *bonne* occasion pour réclamer le capital et les intérêts usuraires qu'ils avaient pris à l'enfant prodigue.

Celui-ci, devenu chef, satisfait les plus pressés; il ne vendit pas ses propriétés, cela eût fait un trop fâcheux effet dans le noble faubourg... mais il ouvrit de nouveaux gouffres pour combler les anciens, et peu à peu reprit ses habitudes de garçon.

Adeline, abandonnée à elle-même, appela, mais en vain, à Paris, madame d'Esteuille dans toutes ses lettres; la santé de sa bonne mère avait besoin de l'air des champs, de la vue du Rhône, du mont Ventoux, de ses pêches et de ses abricotiers. Quand on a passé la soixantaine, on ne se fait pas volontiers de nouvelles habitudes, et tous les plaisirs de Paris ne compensent pas, en hiver surtout, une heure du bon soleil du Midi.

Adeline, alors complètement libre de ses actions, n'ayant aucune expérience de la vie, fit de mauvaises connaissances et se livra à des dépenses folles. Le monde, où elle allait seule faute de chaperon, creusa plus profondément l'abîme que son mari ne cherchait pas à combler, car le monde, c'est la toilette exagérée, ce sont les diamants, le luxe dans les équipages.

Pendant ce temps, les nuits du comte se passaient en orgies, au jeu, et, le dirai-je? jusque dans les cabarets du plus bas étage. Il en est des habitudes et des goûts moraux comme des goûts physiques: le gosier, après s'être habitué au vieux cognac, à la *chartreuse* et au rhum, ne se plaît plus qu'à l'absinthe pure, la plus dangereuse de toutes les liqueurs. L'esprit, accoutumé à l'orgie et abruti par elle, descend, descend toujours, jusqu'à ce qu'il tombe si bas qu'il lui soit impossible de se relever.

Le noble comte d'Hasfeld en était arrivé là.

« Les morts vont vite! » dit la ballade allemande, avec une vie pareille, les vivants vont plus vite encore. Adeline, quoique plus jeune, s'en aperçut la première, et résolut d'y mettre ordre. Un jour, un créancier, plus pressé que les autres ou plus tenace, demanda à la voir sous un prétexte quelconque, et, sans respect pour ses airs de grande dame et le luxe qui l'entourait, il lui dit crûment qu'il lui était dû plus de cent mille écus en capital ou intérêts accumulés, qu'il avait assez attendu et qu'il *voulait* être payé. Il poussa l'impertinence jusqu'à la menace, et le mot *huissier* fut prononcé. La jeune femme épouvantée lui demanda deux jours pour en conférer avec son mari. Hélas! depuis quelque temps, elle ne le voyait plus, même aux heures des repas.

## X.

Aussitôt qu'il fut parti, Adeline fit appeler son intendant et lui dit qu'il fallait faire chercher le comte et le

trouver à tout prix. Celui-ci opposa l'ordre formel de son maître de ne point tenter auprès de lui la moindre démarche de cette nature. Mais, cette fois, ne se payant pas de mots, la jeune femme, devenue impérieuse, ordonna qu'on fit venir tous ses gens, et là, elle commença une enquête en règle: chacun dit une partie de ce qu'il savait; les indiscrétions se multiplièrent, et quand la comtesse se crut assez bien instruite, elle fit atteler son coupé et fit monter à côté du cocher son valet le plus dévoué.

Le coupé s'arrêta dans l'une des rues les plus étroites et les plus sales de la Cité.

Adeline descendit et entra résolument.

D'abord, elle ne vit que des hommes à figures sordides, avinées, et des femmes plus hideuses encore, buvant au tour de tables sans linge et riant, d'un rire hébété, des propos que tenaient les convives.

Ceux-ci, étonnés de cette apparition inattendue, levèrent la tête en se montrant du doigt la *poupée si bien attifée* qui faisait avec eux un si singulier disparate, lorsque, tout à coup, l'un d'eux, se dressant de toute sa hauteur, avec une figure irritée, s'écria:

— Vous ici, madame! Et quelle lubie vous amène en ces lieux, que vous n'eussiez jamais dû voir?...

— Et que je n'aurais jamais vu, monsieur le comte, si je n'y avais été forcée. Quittez au plutôt ce bouge infect, et si vous vous respectez encore un peu, montez en voiture avec moi; là seulement je vous dirai le motif de cette visite si imprévue et si pénible pour tous deux.

Le comte, subjugué par cette parole froide et dédaigneuse, quitta aussitôt la table, à la grande stupéfaction de ses compagnons de débauche, suivit sa femme jusqu'au coupé et y monta avec elle.

Là eut lieu une scène indicible, pendant que la voiture regagnait le faubourg Saint-Germain, au grand trot de deux *pur sang* anglais, qui semblaient, eux aussi, honteux de s'être fourvoyés dans de si ignobles quartiers.

Le comte, à moitié ivre et écumant de rage, reprocha de nouveau à sa femme cette équipée inqualifiable; celle-ci lui mit devant les yeux sa conduite depuis plusieurs mois, et arrivant ensuite à la visite du créancier, elle lui reprocha ses dépenses folles, les intérêts fabuleux qu'il payait et sa ruine prochaine inévitable.

Gaëtan, ne gardant plus de mesure, répondit avec une sorte de fureur que si la ruine arrivait, elle y aurait plus de part que lui. Il ajouta qu'elle aurait dû se rappeler la misère d'où il l'avait sortie, elle et sa famille de mendiants titrés...

Enfin, quand les deux époux arrivèrent au logis, la glace était tout à fait rompue et la séparation inévitable.

Cette scène avait transpiré; les domestiques avaient parlé, et les mille échos de cette petite ville de province, qu'on appelle le *noble faubourg*, redisaient les aventures scandaleuses de M. le comte et madame la comtesse d'Hasfeld.

Les créanciers ne furent pas les derniers à apprendre ces détails, et ils s'entendirent entre eux pour fondre à la fois sur leur proie. Au bout de peu de temps, tous les domaines du comte, déjà grevés d'hypothèques, durent être mis en vente, et grâce à ces ventes forcées, à des intérêts usuraires et au désordre dans l'administration des biens, la ruine fut complète.

Nous l'avons déjà vu : l'inconduite, le défaut d'ordre et la misère, qui en est la suite, amènent les récriminations et les injures, même dans les rangs les plus élevés de la société. Cet état de choses les multiplia et les rendit si pénibles à la jeune femme, qu'elle songea sérieusement à une séparation. Toutefois, elle n'osait pas en parler encore, lorsqu'une scène ignoble l'y conduisit fatalement.

Après avoir bu et joué pour échapper à l'ennui, Gaëtan avait bu pour s'étourdir et joué pour se faire des ressources ; mais il n'avait réussi qu'à s'abrutir et à faire de nouvelles dettes, dettes criardes, de bas étage, dont le souvenir incessant l'exaspérait. Il rentrait alors chez lui dans un état voisin de l'idiotisme. A la moindre contradiction, cet idiotisme se changeait en folie furieuse... Ce fut dans l'un de ces moments qu'Adeline eut l'imprudencence de l'irriter. Le malheureux tenait une crayache à la main, il la frappa au visage.

## XI.

Nous avons depuis longtemps abandonné le Comtat et sa vie paisible, pour voguer sur les grandes mers avec le jeune ménage. Que s'y était-il passé depuis le départ d'Adeline ?

Le comte avait d'abord jeté de l'animation et du confort dans cet intérieur un peu gêné, mais sa mort avait tout remis dans l'état primitif, et les deux vieillards, mécontents de la correspondance parisienne, qui ne leur apprenait rien de bon, ne trouvaient de consolation que dans la conversation et la douce intimité de la famille Albrecht.

Cette causerie du soir était bien triste cependant : le marquis avait repris ses titres, mais sans que sa fortune en fût augmentée, et Fritz avait perdu la compagne qui embellissait sa vie et colorait son avenir. « Rien ne m'est plus rien », répondait-il parfois aux tendres reproches de son père, et lequel des deux vieillards eût osé lui en faire un crime ? La mère alors soupirait, et les larmes qu'on voyait dans ses yeux étaient comme un écho aux plaintes du jeune homme.

Dans le commencement, le marquis répondait à ces plaintes tacites : « Que voulez-vous ? c'est pour notre Adeline que j'ai fait ce sacrifice ».

Cela n'était pas exactement vrai, mais cela pouvait être, et l'on n'avait rien à lui répondre ; mais après une courte lune de miel, chaque lettre de l'enfant chérie et si regrettée était venue détruire cette illusion, les dernières surtout étaient alarmantes et sans l'état de madame d'Esteuille, qui exigeait impérieusement le repos et la chaleur méridionale, les vieux parents fussent certainement allés rejoindre et aider de leurs conseils la jeune comtesse.

Les péripéties du drame qui se jouait dans cet intérieur désolé, étaient devenues le seul sujet de conversation, et pour la centième fois le marquis avait pris la résolution d'aller *morigéner monsieur son gendre*, quand, un jour, à la fin d'une chaude soirée d'été, la porte du jardin s'ouvrit brusquement et Adeline parut sur la terrasse.

La bonne mère, éperdue, la reçut dans ses bras, et lorsqu'elle l'examina, elle s'aperçut avec effroi des ravages

que le chagrin avait faits sur cette figure autrefois si calme et si belle.

— Qu'avons-nous fait ? dit-elle, pendant qu'Adeline embrassait son père muet de douleur, et quelle mauvaise pensée que celle de te donner à cet être sans cœur !

— Je reviens à vous, dit Adeline, très-émue, mais cependant heureuse ; je reviens, et, quoi qu'il puisse arriver, je ne vous quitterai plus.

— Hélas ! ma pauvre fille, dit la marquise avec embarras, es-tu maîtresse de tes actions et n'appartiens-tu pas à ton époux ?

— Mon époux ! M. d'Hasfeld ? Il ne mérite plus ce titre. Vous savez par ma correspondance quelle a été sa conduite dans ces deux affreuses années passées loin de vous. Depuis lors...

Ici elle s'arrêta, comme si elle n'avait plus la force de continuer.

— Depuis lors ? répéta son père avec anxiété.

— Il m'a frappée ! Tenez, ma figure porte encore la marque de sa brutalité.

Le misérable ! s'écria le marquis avec indignation, et je n'étais pas là pour le punir.

— Qu'eussiez-vous fait, mon bon père ? Cet homme n'est plus un homme ; on punit un insolent, un malfaiteur, on ne punit pas une brute.

— Et c'est là l'état du comte d'Hasfeld ! dit M. d'Esteuille, en pleurant cette fois amèrement. Ruinée, insultée, avilie ; quelle honte, quels remords pour ton père !

— Vous avez cru faire mon bonheur, mon père chéri, et c'est le contraire qui est arrivé. Pouviez-vous le prévoir ? Mais laissons là des regrets inutiles, et ne songeons qu'au bonheur de nous revoir, de ne plus nous quitter.

— Et lui, dit la mère, et ce malheureux, que va-t-il devenir ?

— Je suis partie sous le coup de cette odieuse insulte, et n'ai pas songé à lui, je l'avoue. J'espère que ses biens suffiront et qu'il pourra sauver du naufrage un patrioisme suffisant pour vivre. J'avais eu des torts aussi, je les ai expiés, mais j'ai encore songé à lui dans mon malheur.

J'ai dans cette cassette des diamants et des bijoux d'une valeur assez considérable pour le faire vivre... S'il ne joue plus. Il ignore et ignorera que je les ai jusqu'à ce que sa véritable position soit connue ; alors je lui restituerai fidèlement ces bijoux précieux que je ne considère que comme un dépôt. Je ne veux rien de lui.

— Bien, mon Adeline ! dit le marquis ; je reconnais là mon sang. Nous vivrons pauvres, mais dignes, comme au passé, et rien ne pourra désormais nous séparer. Ce seul mot est encore un bonheur.

## XII.

Qui a bu boira ; qui a joué jouera ! Deux proverbes bien vrais et dont l'application peut être faite au comte d'Hasfeld. Il les justifia tous deux.

Élevé par un père vaniteux, insouciant et léger comme on l'est souvent quand on a un nom, de la fortune et ces

qualités aimables qui font le succès dans le monde, Gaëtan avait grandi, presque sans guide, au sein des plaisirs; il s'était vite blasé sur toutes les jouissances matérielles et ne connaissait pas ces satisfactions intellectuelles qui soutiennent dans les épreuves et régénèrent dans l'abaissement. Avili par l'orgie et les Phryniées de bas étage, ruiné par le lansquenet et la roulette, puis, par un intendant infidèle et par des usuriers, abruti enfin par le cabaret et les liqueurs alcooliques, hors d'état de relever ses affaires, le pauvre gentilhomme traîna une existence misérable et dissipa peu à peu les derniers vestiges d'une grande fortune. Il avait envoyé tous ses gens et vivait dans un isolement complet, souvent dénué de tout.

C'est à ce moment que sa femme, qui se faisait tenir au courant de sa vie par ses serviteurs dévoués qu'elle avait laissés à Paris, vendit ses bijoux, en plaça le produit en rentes sur l'État, et lui envoya exactement tout les six mois une somme suffisante pour le faire vivre. Il la recevait, la dissipait en quelques semaines, et ne s'informait même pas d'où elle lui venait.

Un jour où cette dernière ressource avait été épuisée plus vite que de coutume et qu'il ne lui restait plus un sou vaillant pour boire, ni pour s'abriter, il se souvint qu'il avait dans un coin du Midi une femme et un logement. Il se mit, sans autre réflexion, dans le coupé de la diligence de Marseille et descendit à Avignon; là, il fallait régler, il jeta machinalement sa carte de visite sur le bureau, et ce nom, encore respecté dans le pays, suffit au conducteur; mais il fallait aller jusqu'à Val-Creux.

C'était le 16 janvier 1822, le froid était excessif; il y avait encore trois heures de chemin à pied, avec le mistral et la neige dans la figure, pour se rendre à l'Ermitage.

Il s'achemina lentement, soutenu par un bâton noueux et ressemblant plutôt au juif errant ou à un de ces hideux mendiants de la Provence qu'au noble et beau comte d'Hasfeld. A quelques centaines de pas du chalet d'Esteuille, il se sentit gelé, harassé, et il entra dans un cabaret pour avoir du feu et de l'eau-de-vie. Il en but outre mesure et s'endormit, ou du moins on le crut; mais quand fatigué de voir, par ce temps de gelée, la place dans l'âtre occupé par un mendiant ivre, le cabaretier voulut l'éveiller il ne put y réussir; ce fut un cadavre qui tomba à ses pieds: l'alcool, le froid et un feu ardent avaient déterminé une congestion au cerveau.

Grand fut l'émoi au cabaret du père Bruneau: tous les

voisins accoururent; on chercha à mettre un nom sur cette figure qui ne paraissait pas étrangère au pays, et ce fut un des anciens valets de son père qui le reconnut le premier.

— Mort de ma vie! s'écria-t-il en levant les bras au ciel c'est notre maître, c'est le comte d'Hasfeld! Et dans quel état, bon Dieu!

La rumeur grandit aussitôt dans le village.

— Il faut le porter chez son beau-père dit le valet; aussi bien, son château a été vendu l'an dernier.

Il se trouva là vingt personnes qui, par curiosité autant que par intérêt, s'offrirent à le porter jusqu'au Val-Creux.

C'est ainsi que le marquis d'Esteuille reçut ce gendre destiné à relever sa maison et donner un nouveau lustre à son vieil écusson.

Nous passons sous silence la douleur de toute la famille; l'orgueil ou l'amour-propre étaient peut-être plus blessés que le cœur; mais ce n'en était pas moins un coup cruel pour tous.

On fit au comte de belles funérailles en rapport avec sa naissance et son rang dans le pays; on tut les affreuses circonstances de sa mort, et sa veuve porta pendant deux ans un deuil sévère.

« Mais ces deux années écoulées, que se passa-t-il? » dira le lecteur. — Nous ne demandons pas mieux que de le satisfaire.

Pendant ces deux années, les douces soirées reprirent leur cours comme au passé. Fritz, toujours aimant, rappela son désespoir au départ d'Adeline, et sa résignation si douloureuse depuis ce moment fatal. On ne l'écouta pas d'abord, on ne voulut pas le comprendre; il en devait être ainsi; mais, à la longue, le temps amena l'oubli des tourments passés et le souvenir des jeunes années; on ne se rappela plus que les douces espérances, et une réalité plus douce les suivit.

La comtesse d'Esteuille devint madame Fritz Albrecht, et son père en la menant pour la seconde fois à l'autel, lui dit bien bas :

— J'ai été bien coupable, ma bonne fille; je ne savais pas assez qu'en ce monde il faut se contenter de ce que Dieu nous donne et que le mieux est l'ennemi du bien...

H. ROUX-FERRAND.

## A LA CAMPAGNE.

Entre les bras d'une colline,  
Je sais une maison qui dort  
Couchée au sein d'une ravine,  
Ainsi qu'un vaisseau dans le port.

Par un jour serein je l'ai vue,  
Blanche dans l'azur du ruisseau,  
Comme la bergère ingénue  
Qui montre son pied nu sous l'eau.

Elle était si calme et si belle,  
Si pleine de recueillement,  
Que mon cœur se repose en elle  
Comme dans un rêve charmant.

Retraite dans l'ombre fleurie,  
Juillet avait à pleine main  
Jeté les fleurs à la prairie  
Et l'ombre aux arbres du chemin.

On entendait le dialogue  
Des amoureux sous le buisson;  
C'était une riante églogue  
Que l'oiseau mettait en chanson.

Que j'aimerais un tel asile!  
La maison dont le mur est blanc,  
Avec son toit rouge de tuile  
Sous le feuillage verdoyant!

Alphonse MÉNÉTRÉZ.